

LE LOUP DES HOMMES

LOUP des
hommes et des étoiles

Reflets des cols
Gris et verts
Il est six heures
Enclume de silence

Voix du loup
Voie lactée

Les deux échines bêtes
se mélangent et naissent

Omniprésence

Plus qu'une légende
les petits enfants
d'hommes aux seins

les rêves livrés
peu à peu
Deviennent.

000

Ecoute ce qu'il Ecoute
C'est un torrent
C'est une rivière
Ainsi parle le Silence
Des milliers de vents

Dansent ainsi les arbres
Inaudible et grave
Aussi l'écho des cris
Et des écorces rouges
Qui écoute ?

Sinon le Silence.

000

Les corbeaux le soir
sur la colline tranquille
annoncent le calme enfin

Pas, des sourires empruntés
volent, c'est l'air léger
qui rapproche du ciel

C'est en haut la frontière
des songes, des pensées
Éclairs blancs et audibles

La nuit s'enfonce
Aux dormeurs des près
Et belles suspentes.

000

Elle savait. Ailes
Se sauvaient, c'est la moisson des maïs
Entres les murs. Verres.
Absence de soi, à sauver les apparences.

000

Tempes, chancres
les mains sur les oreilles
Qu'elles ne contiennent
la tête aux idées bouleversées

Tout arrive, pensées
A la force d'un vent, gai
ou tout aussi effrayant
Il brise la conscience.

000

Il y a des pas, longs, différents ; ceux-là qui entrent dans la conscience.
Celle-la si différente. Le jardin des songes. Non, pas dormir. L'entre-deux rêves, les
abstractions relatives.

Le Jardin des Songes

Les derniers pas s'enfoncent
A la nuit des rêves
Ceux-là sans clefs, effondrent
les sentiers plats des journées
Celles-là éclairées puis retournées
D'un monde bleu nuit qui chante
Aux clairs des lunes noires
Une à une des années annoncées
Appellent depuis demain, certitude
des ombres malignes, les cendres
des suies des pensées enflammées
tourbillonnent, les chariots viennent.

La nuit s'endort
aux vacarmes blancs

« Pas si vite » !
les portes se referment
et ce monde alors s'abreuve
des déraisons qu'abreuvent
les marées du ciel.

Marées du Ciel

Hier, trois jours séparaient
la boussole du temps
cerclée au poignet,
or, cuir et remontoir

Le ciel fait ce qu'il veut
et décide soudainement
d'une arithmétique vivante
1=3 et voilà que la Terre
joue à l'homme qui court
et dort ; beauté.

Scintillent
les feux, les sommets
les sapins, les crinières.

Opposé, tout y appelle
Silence, vacarme
solitude, foule

Vide, complexe
solo, cosmopolite
Rêve, immersion

fraîcheur lourdeur

Dénomination.

000

Une odeur, un climat. Pourtant insuffisant s'il fallait le décrire.
S'enfoncé mais jamais lugubre.

Jump, Saut
Énormément
Un pas, tourne ronde.

Havane,
rouge, vert, or

Poivre, sel
Battements de cœur
Latente, létale,
laitance au sein
d'une mère, un jour
la vie donne la vie.

Approuver n'est pas accepter ; aucun choix d'être, d'autant, au temps, les verbes
passent, mémoire, rideau, baie vitrée ; croire, n'y est pas, voir, des histoires.

000

Les loups séparent les faims
des prés aux gardiens
la famine appelle, union, rythme
telle nature sauvage, belle, intransigeante.
Hommes des maisons, les domestiques
tous aux pas des pires, des empires.
Au service de l' automne
Voyez simplement.

000

Hublot, les cieux noirs parfaits
Enveloppés des lointains
qui ?

000

J'ai froid du monde
Seule, l'oubli
au, du
s'impose le grand
Silence contre, seule

Rien, plus rien n'affronte
Retrancher, se libérer croit-on ?
Et y trouver refuge dans le cabanon
De pierres, de bois, toit de voile et porte en rondins
Oubli, s'oublier du monde, au monde
Un pas, juste un pas de côté et s'écarter de
la face du monde, distance, silence, tranquillité
zéro, calme.

Voilà comment devient la vie
lente, longue, attente, cernée
des rêves et de l'immense
cadre dehors, projection.

000

Les yeux du monde
joue, oubli
que ce monde existe

Il sait qui sont les corbeaux. Comme s'il s'agissait d'une élévation. Il y a tant d'humour, de sels amers dans le ciel ; il lui permet de monter, tel un corbeau au liseré des vents remontant les flancs de falaises perdues au lointain des crêtes bleues ennuagées. Qu'il croise ainsi les épaules courbées, voûtées.

Voici les corbeaux, vestes noires et le langage gras.

Voici les corbeaux qui, à deux envoûtent des pires les êtres minuscules terriens quittant ainsi les refuges et pleurent, immobilisés dans la peur et l'effroi. Ils sont ainsi deux à remuer toutes vies qui grouillent ; d'un champ qu'ils survolent à l'aise sous les vents ascendant.

Voici les corbeaux tels qu'ils sont réellement et comme sont les proies aussi.

C'est un créneau, c'est un fait.

(...)

000

Réveil au plus profond
Tout n'est qu'imaginaire

Aucune réalité
jamais naître

Comment vivre
là, qui, comment

Imprévisible.

000

Tout n'est qu'imaginaire. Rien n'est rassurant, vide ; c'est la chute des Dieux ; est-ce la chute mystique ?

Depuis si longtemps, hier, même avant, au plus jeune âge ; pas rassuré d'être dans cette boîte vulnérable et sans issues.

Et pourtant plus seul dans cette immense forêt aux multiples langages ; ceux-là parlent.

Qu'est-ce que ça change ? Maquis, repérage ?

Il va au devant de ses démons
un ruisseau coule dans la forêt
au ventre creux entre deux énormes
mamelles, elles sont les cols
qu'abritent les peurs et les pires craintes
Tandis que ses pas et ses mains
rencontrent d'autres empreintes d'étranges
hommes aux pieds nus et larges
Envoûtés par les arbres parfois tombés
et les sols remués de fond en comble
noir, humide, la verdure teintée
des pois onyx sombres et gris
Il respire à fond et regarde
libre, à tel point démuni et livré.

L'instinct parle...
Est-ce la peur qui guide ses pas ?
Il se voit livré à lui-même
Non pas qu'il soit seul
Qu'un être à la place maîtresse
semble parfois diriger...
Écouter, décider
Plutôt faire ce calme absolu
et tue les contradictions
des voix qui parlent à pleine
radio, là enfin se taisent...

Un certain être primitif
fait le close-off.

000

Le feu brûle dans cet esprit
il n'y a pas de répit
il s'abandonne alors
Exposé à la vue transcendante
des arcs de rayons solaires
et donne un visage
à cette chute inlassable.

Silence du loup.
Écoute, attentif
Calme, en dehors

Chats, renards, ours
oiseaux de toutes sortes
insectes aussi, ceux-là !

Champignons,
faune, gris, rouge.

Arbres déracinés
bois tombés, arrachés
feuilles noires, marron.

Cette forêt parle de ses pieds
étranges, cette manière de regarder
c'est plus une affaire d'acuité
Elle n'a pas de secrets pas plus
que le visiteur n'en n'a pour elle.

La forêt regarde
Te voilà, être, entier, entité
ça c'est la réalité
vertige, frisson
Pas d'étourdissement sans
danger, il n'y a pas à perdre
de temps avec ces supercheries de l'esprit.

000

Imagine l'île solitaire
Au toit perché d'une
verdure et aux vents
seul, organiser

Voici folle, voile
les vents, les rimes
des gréements rythmes
les sels embarqués
l'air mouillé
transformé.

Les rêves envahissent les jours
Étreignent les nuits, elles
impossibles
Serrent tout dans un étau.

Aussi insidieuses qu'elles apparaissent
Alors lentement de jour en jour
S'éloignent et laisse à l'esprit
la mémoire un conseil amer
Que la paix est incertaine
Voici quelques vacances
C'est un jardin et un prés.

000

Il dit : c'est	je, qui a eu peur ?
Aucun, jeu	c'est du théâtre moderne
entre, force	blanc, vide espace

Quelques personnages suffisent à basculer le monde !
J'ai, qui a peur ?
Imagine, voir, souvenir, prédire, en garde, garder.
Ne pas dormir, ne plus dormir.
Imaginer, voir, surveiller, ne plus manger, ne plus s'alourdir.
Écouter, ne plus parler, ne plus respirer...
Le grand mystère, non pas s'écouter ni chercher à rien comprendre.
Vivre, le vivre, subir, accepter, attendre que ça passe, Passe !

000

Un jour un fil part et dénoue une existence entière.
Simplement, à l'orée d'une forêt sombre, un arbre mort que les feuilles dévorent ; le
fil est un tronc pourri qui se casse sous le pas...
C'est un papier mâché, et ce fil entraîne tout ce qu'il tenait à se détacher sans aucun
effort.
C'est la marée, sans effort ; l'action des actions du temps.
Ce qui agit alors invisible et dit alors : tout ce temps je travaillais ?

000

Monde et stérilité
Cache et oubli
phobie et inanition

Les oreilles sourdes
rien ! Néant
réduire au néant
action, parole, pluriel

000

Au début, ça paraissait sans importance. La première ballade non loin des giroles fait passer par un sentier abîmé parce que très peu fréquenté. Il y eut un moment où le chemin devenait plus large. Un tronc bordait la route. Une forte odeur de fourrure et de transpiration semblait flotter sur le passage. Il fallait quelques secondes pour le réaliser. En reculant, on pouvait encore le respirer à cet endroit. L'odeur était pleine, dense et localisée ; puis, elle disparut à cause d'un léger vent et elle se dilua dans les senteurs forestières. Aussi éphémère qu'elle fut, elle disparut aussi vite qu'elle pouvait naître. Il se peut que l'animal était là quelques minutes auparavant. A moins que ce léger vent piégé dans la forêt ne la transporta. Il fallait remonter cette direction telle une rivière à son amont et dans le plus grand silence peut-être qu'on eu perçu la bête dans cette sorte de contre-jour des odeurs.

C'est toutefois curieux qu'en deux ballades, les connexions soient si évidentes. Un jour une belle trace olfactive, l'autre jour une trace, une empreinte au sol formée dans une terre humide. L'animal cherche t'il à se rapprocher du promeneur ? Le flairer t'il ? Le suit-il ? Curiosité ?

C'est le contre sens de la fermeture du monde aux sens ; le contre sens de l'inanition de l'esprit qui ne réclame pas 'rien'.

000

Les loups restent en dehors des villages. Ils forment une communauté organisée.

Ils réalisent une survie instantanée.

C'est la remise à zéro, c'est le positionnement zéro.

Ils échappent ainsi à la rupture symbolique, à la prophétie auto réalisatrice.

Pas de temps.

Pas de trace.

Pas d'accroche.

Joue puis rien.

Pas d'envahissement.

Pas de mémoire.

000

Un loup hurle aux étoiles
C'est le loup des hommes
qu'il appelle à venir
libre à l'orée des bois
Déjà loin aux marches
des perrons envahis.

Le loup part tranquille
des misères des hommes
et des pensées occultes
Il ne pleure pas, il
s'efface au vent
Qui le voit ?

Que voient-ils ces hommes
Ils ne voient pas les loups.
Deux mondes les séparent
à l'entrée des bois, un
peut-être. C'est le loup des hommes.

Viens
Je t'écarte des tourments
Et à leur vue devenue
Invisible

Qui a fait
l'apesanteur
si lourde au
Sommeil

Il marche aux nues des
Paroles qu'il sait entendre
Seul, les verdure parlent
aussi, des bois s'entrechoquent.
Au vent des cimes et caressent
vallons, falaises et ses habitants
Peu à peu il sait.

000

Ce corps est épuisé des luttes
en ces mondes hantés, rescapé
action, inaction, dérive

Et s'il préparait ce radeau magnifique ?
Et s'il était ce berceau ?
Et s'il attendait cette couche ?
Et si les mousses et les feuilles séchées
s'étaient déposées là, au vent
afin qu'il s'y repose, un sommeil jamais
troublé, lenteur, longueur, dilatation.

000

« Je fais ma niche »
à l'abri d'une aile
vaste et généreuse
Parfaitement 'parfaite'
Tout aussi résignée
d'absences nombreuses des
gestes et des bons mots
vers l'enfante tardive
éternelle et singulière
rieuse, malheureuse, cruelle
attirant au monde tourbillon
Et cela lui est nécessaire
pour s'y lier déjà.

000

L'aîné tarde à venir
depuis qu'il est entré dans
cette chambre vide, c'est la
sienne, la mienne, à elle...
Ses pas tardent définitivement.

000

Décélération
Que fait-elle d'elle ?
Que fait d'elle
fée d'ailes
les unes derrières les autres
Un chapelet luisant défile
clochettes, enluminures
volant au vent léger de la nuit
sur un lac aux bordures inondées
Des bois tombés plantés au fond
tour à tour enguirlandés
de centaines de fées, dansées.

000

Peu à peu revient au calme
la forêt se libère en des chants
Jacasseries, coup de bec, marches lourdes
Peu à peu elle se met à parler
Plutôt qu'une lutte des esprits apeurés.

Buis, bois, parfum
rocher blanc, souches renversées
champignons frais, geais
feuilles mortes, petit vent
elles tombent, petites percussions
clairière, ciel bleu, colline

S'il est un homme, mystère
celui qui vit depuis des âges
Va t'il jusqu'à s'éloigner de tous
Se priver de tout, se retirer de tout
Essentiellement, essentiel, le moindre
C'est à croire, ...
Se retirer du monde, se faire oublier du monde
voici la loi limite.

Oui, les pensées évoluent
malgré les années, ces répétitions
à croire que d'un seul coup
tout est nouveau, temps relatif.

Jamais mer nomme
nonne, raison, horizon
elle semblait, les liens
Vision des Classiques
Au travers des brumes
Scintille l'aurore.

000

Tisser Lac
d'Ampleur allume
Feu, étincelles
Flamme évaporée, Étoiles.

000

Trop de monde, escapade
Le confort des hommes est un leurre
Une ombre sur l'esprit et sa liberté.

000

L'ours de la forêt
paresseux, curieux
amusé, sociable à l'homme
de compagnie, être joueur
Il est éduqué
sorti d'une cage
nourrit au lait puis
livré à lui-même
L'homme lui manque.

000

L'instinct grégaire, gré-guerre, gré guerre ; celui de la mutation génétique des sauterelles.

Le loup reste insensible à cette mutation.

A l'échelle universelle toute vie se vaut.
Penser, la pensée ; que cela ne gêne.
Appréhension de cet univers, cela crée cette réalité
Image électronique que l'esprit constitue
Appréhension puis l'esprit constitue cette réalité.
Au présent rien n'est constitué
La continuité c'est l'esprit qui la fabrique.
Voilà l'illusion suprême
de vivre dans le présent tout à la fois dans la pensée
imaginer et observer.
L'illusion de croire en la continuité.
L'esprit invente la continuité. Celle-ci ou son contraire n'ont de place
que dans l'esprit.
Est, immobile.

000

Hier au surplomb d'un mètre d'une petite falaise, un tas de feuilles ; une belle
empreinte de patte avant gauche ; cinq belles griffes plantées dans l'humus, fraîche.
Est-ce la couche de l'ours ? Est-ce la trace de l'ours qui, face à la falaise, vient se
gratter le ventre ?

Que produit la collectivité des hommes. Laisant les maisons et les habitudes, les
outils pour la survie des autres ; perpétuer...

A-grégation
a-grégaire
sauver, surnager, composer
labre, délabre, délabré, des Labres.

000

Il hante, il retient l'homme
A sa maison, pas d'aventure
Port du Loup, il veille
Que veille t'il sinon la cité
Enterrée, des recoins de mur
Aux habitants, aux miroirs
les quartiers étroits, les ombres
vallées des maisons de pierres

Part, si l'on part des maigres
Cités, loin de tout dit-elle
Et si près des essences des
Oubliés qui renaissent, si près
tout est printemps aux quatre
Saisons, si l'on part, l'image
Des survivants aux pires, croient
ils, continuer, aux larmes des tonnerres.

000

Verra, qui ?
Belle illusion, belle idée
Tout est imparfait aux derniers cauchemars
Aux dernières emprises.
Quelle odeur à la pensée succombe ?

Papiste, les règnes des soldats débattus.

Confidence
Des yeux las et d'une montre
En or, les intérêts
Du plus riche a dit
Celui qui s'apprête à être
Parfaitement dérobé
Nul or, nulle richesse.

« or »

Que vais
A faire hier
Mille chaconnes
Raisonnent

Étende, s'étendent
entendre
soudain,
distende.

Elle est pas
Fastueux Royaumes
Un seul
Qu'importe, mille regards.

Transmettre, des visions
des mondes apeurés
Voilà ce qu'elles coûtent
les nuits aux côtés
d'autres épaules...

Blanche et généreuse
cette encre
violette, les campagnes
des soleils.

Brise surprend alors
A dormir, voilà

Tout ici résonne
jusqu'au
Capuchon des mots
des pensées, les sons
alors s'envolent
Il n'a rien dit
Et chante déjà.

000

Il sait dans le sommeil tombé
Que les loups rodent,
il sait qu'en face de sa
propre volonté, il veut voir
Alors qu'il sait pourtant
Plus tôt que la nuit, il vient
voir en plein jour les traces
des fiers aux crocs
longs et les pattes vastes
appuyées peut-être verra t'il ?

000

Pluie novembre
des terres noires
d'où sortent les soleils
Sans pétales et rien
Amères, ce sont les derniers
mets qu'à la saison
offre, mésanges et couleurs.

Changer, désaxé, changement d'orbite
Voilà qu'un destin s'accomplit
Il parle d'objet intérieur
Rien de déxagéré.

Rien d'exagéré
L'un parle, d'or
l'un des autres à l'intérieur
des murs déraison, les.

000

Matin calme ce sont les arbres
qui parlent le Silence et
tiennent les bavards couchés
aux nids, dans leurs bras immenses.

Cours des marches les pierres
Et depuis les pointes aux cimes
les épicéa lancent aux hêtres
de « coup de tête » éventés
La chanson du matin frais et brumes
qu'ils s'aperçoivent parfois
C'est un jeu, d'autres déplumés
l'ont compris !

000

Vie de village. Quels loups ? Que vient-il à penser ? Quelques enfants mal élevés se croyant maître ou gardiens du village. Croyant faire régner, conserver, appliquer un sentiment d'appartenance ?
En quelques mots des gardiens passent au rang des chiens ; des cheptels réduits à quelques vieillards et des chiens sans troupeaux, et sans bergers. Quelques bêtes vociférant et toutes chargées de tant de courage qu'un bâtard enfermé et qui hurle jusqu'aux Ânes.

On ne naît pas réel
on le devient, sauf
accident de parcours
où la réalité ne se fait pas
on reste en dehors
du réel, voir, aveugle
hors réalité, né ainsi
négarion d'être réalité.

Jus, jute,
au bois, hautbois
chante toile rustique
pêtre, rue, des sentiers
à deviner dans les feuilles
ocres, les chênes écorcés
frayeur, qu'importe et pour
puis, huer, huir, puis
effroyable plaisir
c'est le cas
... allez savoir ?

Cet, sept, c'est étrange, étranger
mélange de noir et d'automne
noirceur et putrissure, appel
quelques regards, des mains qui saluent.
Tout respire la chute du
printemps, les feuilles ocres au sol
sous les rigoles des pluies
que peu à peu transforment.
Est-ce là, las, atteint, cette teinte
dans les coeurs et cette encre
qu'ainsi respirent ; tout ici suinte
Soudain, sous, d'un, plus, encore.

Qu'est-ce qui, des braves
rime avec déprave
Et bientôt épaves,
Souffre des épaves
contre sens des
Souffles des braves
Que l'un emporte contre ou pour
l'autre, croyant l'un pour
l'autre sans aucune clairvoyance.

Souffle des mots, les îles
Aux bois des épines que
les neiges légères balancent
C'est un chant inodore
Vêtu de blanc et de liserés
aux vertèbres nues
ossatures fines et noires
des forêts revêtues, mariées
ou noces des printemps
glacés, les anneaux s'envolent
Ce sont les milles, les esprits.

Au matin sur les forêts
qui grimpent des cols
les esprits s'envolent
On les voit clairement
le Soleil qui perce le froid
et la nuit, des pensées
et des rêves, ce matin
encore ; apparaissent les
anneaux, les nuages, les
brumes, les fumées, les
incendies jamais déclarés.

000

Nos Ans

Voilà, rendez vous des années passées
qu'il me tarde de m'absenter de ce monde
que les hommes absurdes font et fondent
Se séparer du monde, non l'abandonner,
que ce monde m'abandonne et m'oublie
de n'être rien, n'avoir été, de ne rien devenir
Est-ce une distance ?
Est-ce un retrait ?

Oui, j'ai peur de ce Monde, qu'il m'oublie
fantôme, être
N'est pas une affaire de distance
Bien au delà
Il faut taire les mots et tous ces maux
qui alors s'éveillent et réveillent
les images et les rêves du jour
des tourments qui tournent et encore

la spirale du monde et toujours plus atroce
Que veulent les ombres lorsqu'elles sont ensembles
des extrémités infernales ?

Qu'elles ne viennent pas, au travers
d'une culture juvénile
dire que la nature est barbare
et dure ; c'est là même l'idée
qui alimente ce train de vie
qui s'accroche à sa propre
identité redondante.

000

Il et Soleil, ce vaste bois
là, surface verticale
Étendre d'un regard, geste
léger, sans, sens et air
Voir apesanteur

000

Témoin de vies, témoin d'une époque.
Qu'a t-on gagné ? Depuis 45 ans
Lassitude, libéralisation maussade et résurgence
Trop de tout, toutes les pires...
direction, le rien, recul, distance, source.

000

Hautes, les pluriels sans les lumières
les bras coudés, bois humides
lugubres chants des silences, qu'ils
annoncent, visiteur et s'égare, vertical.

Dès l'or, naquis le Silence
la pleine négation des appels
Solitude profonde
N'appellez ça l'espoir
parfaite et ignorance
s'installe ; des galets et joyaux.

Champ des solitudes, les ciels
Aussi chantent de silence, royaux
Rustiques et épaves romanes, les
chapelles crient, qui le sait ?
Inscrit, gravé, tout prend de
l'importance, dès lors naquis des s.

non, « je » qui d'autre
n'ira plus là, refus
crainte, retour, hier
là et hante !

Il voulait l'écrire
fleurs, plante, ce
don merveilleux.

000

Des petits pavés
de mots, de pensées
dé-constituées.

Elu savoir, quelle nature
élabore les ciels, jeux des
mots, or et les autres pas
vecteurs des hasards, dessein

vider l'esprit
vider la tête
vider les mots

Peur, les rues barbares
tumultes, révoltes, é-sément
n'a qu'un temps
purge, à croire
fait, statistique, histoire, lieux

Considérer « je »
Éphémère quelle valeur ?
D'avoir aimé, le reste
tout autour si faible et à
quitter, que garde t'on ?

Voici le destin
d'un ermitage
dans une forêt
encaissée et noire
Paix, tranquillité
recueillement, vérité
qu'est-ce ?

Il court, ils courent aussi
A se protéger des hommes
qu'ils courent, se courent
à gagner, aucun trophée
aucune gloire, aucune conquête
l'ego non rassasié ne court pas.

Synton crise du verbe
sainton pénurie, silence, hécatombe
Hécaton
Hécatonie ou crise du verbe, silence, pénurie
Syntonie ou Saintonie, écriture, énergie, onde primitive

Puis, puits, pluie

Oh non, oblongue
so long, solo
On, one, none

Table, avec
n'autorise à aucun
Silence.

000

Trop de flûte
il suffit d'un tendon ivre
là dans l'épaule, souffrance
des mois et même soulever le bras
est une légère torture.

000

Coffret des misères, cet enfant qui riait
Si souvent, les enfermes sans aucun mystère
Elle enfouit à chaque jour, tous ces jours.

Réveille-toi !

Aucun choix de l'impossible, dans cinq mille ans !

Triste ni relative mais, à défaut
des illusions, voici l'autre regard.

Détente, il en va ainsi.

000

La dernière fleurs à la bouche
froide, en feu, armistice
et gerbe des artifices
Elle 'me' fera le plus grand
plaisir, bref, absurde
de n'être ni victime, ni donné.

Veille soeur, cela peut-il rassurer ?
les esprits paralysés, l'effroi général
Soudain en une seule note au diapason
résonne, sonne, tout entraîne
Immense orchestre monocorde et moribond.

000

Sentier des terres rabattues
aux longues marches, des souliers
des sabots, des laines, soleil
Et les averses bientôt en poudre blanche.

000

Quelle gamme simplement
dure, constante, puissante
Généreuse, verdure, rocher
Ciel noir et étoiles, enfin
Voir par cette absence de voir
ce "toujours des hommes"
Gamme essentielle qui seule,
parle, certainement.

000

Le shaman revêtu de la peau d'un loup dans un processus de mutation du passeur et générant les artefacts nécessaires.

Ici la symbolique du loup le représente comme source de la survie et de l'instinct faisant défaut au monde déshumanisé des hommes.

Le loup alors n'est pas le gardien de troupeau mais le gardien des clefs primitives qui assurent la mutation.

Charge des eaux de la nuit
qu'une planète, un océan respire
enveloppé, aime, expire aussi
les ultimes chasseurs; anneaux.

Abat, ab bah, à bas,
la mémoire plonge
innocence, savoir, annales.

Elle fait sombrer, elle paralyse
elle retient le verbe, empêche
littéralement toute action symbolisante
c'est l'hécaton.

Hécaton

Tombe des tons, toutes
les vies ensablées meurent
où sont les agonies; plus
rien ici ne sauve, d'aucun
hiver ne renaît, définitif.

A la prochaine descente
A la prochaine chute vertigineuse
Au plus bas des naufrages
il écrit dans sa tombe
les mots noirs apeurés
des hécatons.

Chateaubriand, Victor Hugo... souvenirs d'outre tombe...déjà en parlaient.
Décrivant cet univers terrifiant de la paralysie du verbe mélangé, plongé,
environnement, océan, naufrage.

Océan, naufrage
qu'aucune barque de fortune
ne sauve, ni saint
qu'aucun ton des chants
fabuleux de sirènes folles
ne sait, silence dé-parfait
recueil, ni écueil, il n'échoue.

Tons des contraires
Au sombre ne renaît
c'est l'enterrement des vivants
Et fait même d'une tombe fleurie
qu'aucun espoir, des mille pires
Perpétuelle hécatombe.

Le silence n'emprunte pas des mêmes soupirs
les chants ici paralysent, peur, cercle des forces noires
le renoncement à défaut de mettre en place.

Ordre des négations, ordre des noirs
Des forces que l'auteur même fait, se paralyse.

Regarder hier
ce qu'on amène d'hier
puis encore à reculons
toute la somme des peurs

Cher dessein
auquel la foi
attache et prie
le bourreau d'être

Elle, cernée d'aventure
Celles, les villages Cathares
Autrefois, conte, les châteaux
mixe, enfumé, clochers
Tant de siècles, tour
à tour, d'autres noms reviennent.

Nos ans errent
Qui, il, qu'ils s'y préparent
Hier à aujourd'hui, qu'y a t il
de changé ? le rêve est collectif
les ans, bosquets changent de lieux
l'esprit reste et traverse
Ce sont les choléras des marais
Vivent là, un point c'est tout.

Le loup des hommes : non, il ne mange pas les hommes
libre et marginal, il est un survivant
d'une espèce non dégénérée.

Pas de vie, port de la vie, la mort au ventre
le mourant a t'il plus d'espoir ?

000

Cette vie est une longue attente
Où les dés de laine
parcourent les rues livrées

Cet espace clos des rêves et des peurs
ou parfois volent au secours
quelques notes des anches d'ailleurs

Rien ni pour personne, parce qu'être
C'est alors la cible-objet des pires
Gloutons atroces aux nombrils irrassasiés.

Que ne reste t'il ? sinon marcher la nuit
Aux ombres, pas moins de l'être
Survivant des désillusions.

000

Le froid m'endort
Moi, âme, du monde.

000

Ils sont autours et hurlent
Cette contagion des âmes
transpire les moindres espaces
trop de trop
produit cette substance insane.

000

Fin, mettre
Maître des
Tours ces artisans
fuirent alors.

000

A vivre là, au fond des mers
Soupirs, solitude
Elle dit, l'océan calme

N'ont, non
Aucun sentiment ici
Aucun règne
Que fait-il cet esprit?

Au plat d'une île
seule, bordée des rivages
immenses, les grands élans
des larges feuilles palmées
des cocotiers, armés
de lances jusqu'aux
poissons frais, voici les
dernières années, l'heure
leurres que l'océan
enfouie !

Sigui est avec nous aujourd'hui
cette nuit, ce matin.

Avoir : comme ne pas posséder une main, une jambe..
on ne peut pas dire qu'on la possède puisqu'elle ne va pas partir...

Vecteurs
fin de mission
durée
beauté
ne pas appréhender
ne pas réagir (P. Picasso)

000

Les loups
Aux pas des villes
hurlent aux portes
Dévêtues d'ailes, volent
Des nuits étranges

Elles sont fantômes, rêves
les voix sanguinaires
Depuis les coteaux aux plaines
jusque sous les terres
infertiles et nouées

Cendres au ventre
ce sont les feux consumés
Clair des jours que
les nuées emportent
et chantent.

000

La faim de la faim brûle de fièvre.

Dilemme : face à une bête sauvage pas de juges, pas de métaphysique et inversement.
Les dérives sont possibles; ainsi la société des hommes s'accapare t'elle un pouvoir
énorme.

Que personne n'y pense, la cabane, la grotte d'insolence; qu'elle à qui ne parviennent
aucunes pensées... c'est bien là l'outrage au silence.

Disciple
Indicible
Hier à l'orée des autres
rues; qu'aujourd'hui humides
vallées grises et vertes, ailleurs,
c'était demain, lira t'on
C'est sans jamais..
Voir n'est pas jouer.

000

Ovatio la flûte

Souffler la vie, les mots
l'or, donne, rendre
Aucune morale pourtant
Tout ici s'inverse, ce qui
entre depuis le souffle au monde
Nourrit, renverse les esprits de poésies.

Crayon de sons
Que les lèvres murmures
Parlent au monde, de l'or
Ainsi coule depuis le bord
de la bouche dés-affamée.

Démasquée
un loup à la frontière
des bois et des neiges
bleues sauvages, empreintes aux
ruisseaux fondus
Et réveille le printemps
or et rose.

000

Dans ce mot Douleur
il y a doux et leur
segmente ainsi le monde
un tout moins ce qui reste.

Arrêt, auto, mode
qu'il suffit que cela cesse
paresse ?
toujours attendre, disposition
récurrence.
Rien ne va plus
le jeu, bouleverse, verse
un pair et manque
les raisons, les années, s'écoulent
un carré, pic, as, cube et meurent.

Ne rien manger, fatigue, pause, pourquoi presser ?
Tout meurt à la saison pas.

Goya vivait dans le noir et peignait à la bougie. Il se situe entre Kafka et Marx par sa conscience visionnaire. Il peint l'âme, comme Camille Claudel.
Il essaie de trouver un univers seul, sans ombres, sans tumultes; il le sublime, l'apaise, parfois, sang guerre, sans.

Aujourd'hui fait remonter l'enfance. c'était devient plus que réalité; nouvelle réalité, nouveaux noms, plus précis. on n'aura vu que ça; irrémédiable. L'acuité extraordinaire de demain, d'un tout et sans jamais espérer, mais voir. Tout et sans jamais espérer, mais voir; désigner ce voyage extra terrestre vers une Vénus en destination.

Non
Je n'ai plus faim
de ce monde
Je le laisse pour ce qu'il est
Totale inanition
Qu'il dévore tout
La vie est ailleurs
oui.

Voilà que le monde imprime
là au fond qui trépasse déjà,
lentement, course, folle,
rien d'autre que ce grand
et nécessaire silence des montagnes.
Ni fleurs, ni faune ne pensent
Action et vie, source initiale
Grande Paix, ultime aussi.

Les chaises brûlées

Ils attendaient qu'un toit les protège
Ils trouvaient des lieux vides interdits
Les chiens hurlaient, la solitude des maîtres
glacés; ils brûlaient les chaises.
Cette attente au cœur, empoigné, pressé
des promesses indues, ce qu'ils ont cru.
Puisqu'ils ne sont plus à personne.
Réchauffons nous à défaut des tourments
des autres, nous les partageons.
Plus rien n'est à Mère, c'est notre Prière.

000

Un loup chantait aux étoiles
Un matin où le cri bleu des oiseaux
Arpège les cols en pluie.

Hou! des hommes
dorment au village des tuiles et des pierres
des cimetières des forêts brûlent
aux cendres, aux corps se réchauffent.

Curieux destin, pas plus de pensées en fumées
Nous, amis invisibles
les jeux aux cœurs montent aux gorges
des bois intimes en mène des vies paisibles.

FIN

